

élections générales de 1869. Remplacé alors par M. Buisson dans la 5^e circonscription de la Seine-Inférieure, il rentra dans la vie privée et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort.

BARBET (Auguste), économiste français, né vers 1800. Ancien receveur des finances, il s'attacha à Lamennais, se livra, sous son inspiration, à l'étude des questions sociales et collabora avec lui au journal démocratique le *Peuple constituant* en 1848. Lamennais, en mourant, le nomma son exécuteur testamentaire. Ses principaux travaux sont : *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (1838, in-8°); *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (1840, in-8°); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8°); *Du peuple, de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 parties formant 2 vol. in-8°); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité, ou De la nécessité du prêt par l'Etat* (1846, in-8°); *Projet de constitution du crédit social* (1848, in-8°); le *Dogme ou la Loi du XIX^e siècle* (1849, in-8°); *Questions financières, budgets depuis 1848* (1850, in-8°); *Lamennais* (1856, in-8°). On lui doit, en outre, plusieurs brochures : *Du sang! Pourquoi du sang? Le Coup de sabre ou l'Empire de Satan*, etc.

BARBET DE JOUY (Joseph-Henri), littérateur et archéologue français, né à Canteleu, près de Rouen, en 1812. Son père, Jacques, Juste Barbet, frère du député Henri Barbet, fut consul de France à l'île Maurice et à Brême et obtint, en 1859, l'autorisation de joindre à son nom celui de **de Jouy**. M. Joseph-Henri Barbet de Jouy, après avoir rempli les fonctions de conservateur adjoint des Antiques et de la sculpture, au musée du Louvre, devint en 1863 conservateur du musée des Souverains, fonctions qu'il remplit jusqu'à la suppression de ce musée. Il est depuis lors conservateur de la sculpture moderne et objets d'art du moyen âge et de la Renaissance. M. Barbet de Jouy s'est fait connaître par des ouvrages estimés, qui ont trait à des matières artistiques et archéologiques. Nous citerons de lui : les *Della Robbia, sculpteurs en terre émaillée; étude sur leurs travaux, suivie d'un catalogue de leurs œuvres* (1855, in-16); *Description des sculptures modernes de la Renaissance et du moyen âge du musée impérial du Louvre* (1856, in-8°); les *Mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome, décrites et expliquées* (1857, in-8°); *Etude sur les fontes du Primatice* (1859, in-8°); *Notice des antiquités, objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes composant le musée des Souverains* (1865, in-12); les *Gemmes et joyaux de la couronne, publiés et expliqués par H. Barbet de Jouy; dessinés et gravés à l'eau-forte, d'après les originaux, par Jules Jacquemart* (1865 et suiv., in-fol.), ouvrage édité avec un grand luxe; *Musée national du Louvre, description des sculptures* (2 parties in-12), dont la dernière a paru en 1874.

BARBET DU BERTHARD (L.-R.), littérateur, né à Tours en 1770. Oratorien et professeur, il embrassa les principes de la Révolution, remplit diverses fonctions publiques et devint inspecteur de la loterie sous l'Empire. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Almanach philosophique* (1792); le *Mariage malheureux* (1816); les *Trois hommes illustres ou Dissertations sur les institutions politiques de César-Auguste, de Charlemagne et de Napoléon* (1804); *Règne de Louis XVIII ou Histoire politique et générale de l'Europe depuis la Restauration* (1825), etc.

BARBETS, nom donné aux calvinistes des Cévennes, qui avaient conservé, et surtout leurs ministres, l'usage de porter la barbe, à une époque où personne ne la portait plus. On étendit le même nom aux Vaudois des vallées du Piémont, qui subirent de violentes persécutions à la fin du XVII^e siècle.

BARBETTE s. f. (bar-bè-te — fém. de barbet). Femme du barbet : Une BARBETTE noire. Une jolie BARBETTE.

— Adjectif. : Une chienne BARBETTE.

BARBETTE s. f. (bar-bè-te — dim. de barbe). Autrefois, Petite barbe. || Guimpe qui couvre le sein et le cou des religieuses. || Morceau de quintin ou de toile claire, que les chanoines de Remiremont mettaient devant elles le jour de leur appréhension.

BARBETTE s. f. (bar-bè-te — rad. barbe). Fortif. et artill. Plate-forme en terre, assez élevée pour que les bouches à feu qu'on y place puissent tirer par-dessus la plouée de l'ouvrage, c'est-à-dire par-dessus le parapet : Tracer, établir une BARBETTE. Les BARBETTES des saillants consistent l'exécutant de terres que produit le déblai du fossé, à droite et à gauche de la capitale. (Savart.) Dans beaucoup de cas, il est nécessaire de pouvoir diriger promptement le feu de l'artillerie sur des points quelconques, eu égard aux manœuvres de l'ennemi auquel il faut pouvoir riposter; le canon alors doit être élevé sur une BARBETTE. (Savart.) || Batterie de canons ou d'obusiers établie sur une barquette. Ordinairement les BARBETTES ont leur terre-plein élevé à quatre-vingts centimètres au-dessus de la crête intérieure de l'ouvrage. (Thiroux.) || On dit aussi BATTERIE à BARBETTE.

— Tirer à barquette. Se dit des pièces qui tirent par-dessus la plongée de l'ouvrage : Lorsque la place est sur le point d'être attaquée, on arme les bastions de trois bouches à feu, tirant à BARBETTE, un obusier de 22 en capitale et un canon de 16 sur chaque face, pour prévenir les surprises. (Thiroux.) || Selon le temps et les positions, les batteries de campagne sont établies sur le sol naturel, ou enterrées ou relevées, et tirent à embrasures ou à BARBETTE. (Thiroux.) || En barquette. Se dit de toute bouche à feu qui est disposée ou que l'on dispose de manière à pouvoir tirer à barquette : Il y a quatre obusiers en BARBETTE dans cette redoute. C'est par le moyen du canon, placé en BARBETTE, que, dans les premiers moments, on contrarie, à une grande distance, les opérations de l'assiégeant. (Savart.)

— Mar. Batterie établie sur le pont supérieur, ou, comme on dit, sur les gaillards. Elle est découverte, c'est-à-dire non abritée par un pont; mais, de même que celles des batteries couvertes, c'est-à-dire placées dans l'intérieur du navire, les pièces qui la composent tirent par des embrasures appelées sabords.

— Fam. Coucher à barquette. Coucher sur un matelas par terre, sans bois de lit, sans lit de sangle ou de fer.

— Adjectif. Une batterie barquette, Une barquette.

— Encycl. On se représente aisément une barquette pour trois pièces; elle est ordinairement établie dans un saillant à niveau de 0m,80 à 0m,90 au-dessus des crêtes; un pan coupé à la pointe de l'ouvrage, permet le tir d'une pièce dans la direction de la capitale. L'espace réservé à cette pièce est un rectangle, dont la largeur est de 3m,50 et la longueur de 7 à 8 mètres.

Outre cette première pièce, on en établit deux autres tirant perpendiculairement aux crêtes, et qui occupent des rectangles latéraux, dont les dimensions sont de 5 à 6 mètres et de 7 à 8 mètres; il reste en commun à ces deux pièces un certain espace libre. Les bouches à feu sont amenées sur la barquette au moyen d'une coupe, limitée à droite et à gauche par des talus à 45°, qui viennent couper le talus, également à 45°, qui limite la barquette vers l'intérieur de l'ouvrage.

BARBETTE s. f. (bar-bè-te — fém. défectueux de barbiere). Pop. l'emme ou matresse d'un barbiere :

La barquette
Est une fillette
Qui donne et prête
Tout ce qu'elle a.

CLAIRVILLE.

Barbette (RUE), petite rue de la capitale, qui formait autrefois une partie de la rue Vieille-du-Temple actuelle, et restée célèbre par l'assassinat du duc Louis d'Orléans. On connaît la haine qui existait entre ce prince et le duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Un semblant de réconciliation avait eu lieu entre eux, grâce aux efforts persévérants d'amis communs, désolés des calamités que leurs querelles faisaient peser sur la France. Ils avaient entendu la messe et communiqué ensemble, après s'être juré « bon amour et fraternité ». Mais il était facile de voir que le feu couvait sous cette cendre brûlante; en ce moment même, le duc de Bourgogne tramait un sanglant complot, qui devait amener la mort de son rival. Le duc d'Orléans allait tous les soirs rue Vieille-du-Temple, à l'hôtel Montagu, visiter la reine Isabeau, qui était alors en relevailles de couches. Le 23 novembre (1407), un valet de chambre du roi, gagné par d'Octonville, l'homme de main de Jean sans Peur, vint chercher le duc Louis à l'hôtel Montagu, sous prétexte que le roi le mandait sans délai. Le duc sortit aussitôt, sans autre suite que deux écuyers et quatre ou cinq valets de pied qui portaient des torches. Il était huit heures du soir. Quand il fut arrivé près de la porte Barbette, une vingtaine d'hommes déterminés, que d'Octonville avait cachés dans une maison de la rue Vieille-du-Temple, près de la porte Barbette et de l'hôtel Montagu, se précipitèrent ensemble sur le duc et sa faible escorte, tandis que d'Octonville criait : *A mort! à mort!* lui abattait le poignet d'un seul coup de hache. « Je suis le duc d'Orléans », s'écria l'infortuné prince. — C'est ce que nous demandons, » répondirent les assassins, et ils le renversèrent à terre, le frappant si rudement que sa cervelle jaillit sur la chaussée. Un de ses écuyers, qui avait voulu le couvrir de son corps, fut également tué sur place. Les autres serviteurs du duc s'enfuirent en criant : *Au meurtre!* tandis que les assassins poussaient, de leur côté, les cris : *Au feu!* En effet, ils venaient de mettre le feu à la maison d'où ils étaient sortis, sans doute afin de détruire toutes les traces du crime, et ils s'enfuyaient en jetant derrière eux des chausse-trappes, afin qu'on ne pût les poursuivre.

Ce sanglant événement est resté, pour ainsi dire, légendaire, et on le désigne souvent par ces simples mots : l'assassinat de la rue Barbette.

BARBETTE (Paul), médecin, né à Strasbourg, il vivait à Amsterdam dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et eut de son temps une réputation dont l'éclat est depuis longtemps

évanoui. Il proposa la gastrotomie comme moyen de guérir la maladie connue sous le nom d'intussusception des intestins, et il apporta une heureuse modification à la canule de Sanctorius pour la paracentèse. Il préconisait la saignée, comme Dubois del Boë, et prétendait guérir toutes les maladies par les sudorifiques. Ses ouvrages, conçus dans un esprit systématique, sont tombés rapidement en discrédit et n'ont plus aucun intérêt aujourd'hui.

BARBETTI (Jules-César), luthiste et musicien italien, de la seconde moitié du XVII^e siècle. Il composa une méthode de doigté pour les luths à six et à sept cordes, sous le titre de : *Tabulæ musicæ testudinariæ hexacordæ et heptacordæ*.

BARBETTI (Angelo), sculpteur italien, né à Siennne en 1803. Il a adopté un genre particulier, la sculpture ou la ciselure sur bois, qu'il traite avec une supériorité de goût dont témoignent les façades des cathédrales de Siennne et d'Orvieto, qui sont des chefs-d'œuvre de délicatesse. En 1851, il obtint une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Londres, pour un coffret d'une exécution ravissante.

BARBEU-DUBOURG (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne en 1709, mort à Paris en 1779. Ses principaux ouvrages sont : le *Botaniste français* (1767), élégant traité élémentaire qui propagea le goût de la botanique; *Des usages des plantes*; une traduction des *Lettres sur l'histoire*, de Boilingbroke, etc. C'est lui qui fut l'éditeur des *Œuvres de Franklin*, traduites par L'Ecuy (1773).

BARBEY (Marc), médecin, né à Bayeux, mort vers 1600. Il montra un grand dévouement pour ses concitoyens pendant une peste, mais refusa de donner ses soins aux ligueurs atteints par le fléau. Peut-être était-ce pousser la fidélité de parti un peu loin, pour un homme de sa profession; mais rien ne put vaincre sa résolution, ni les menaces, ni l'exil de la cité, ni le pillage de ses propriétés. Il devint plus tard médecin de Henri IV.

BARBEY D'AUREVILLE (Jules), littérateur français, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche) en 1811. Le premier roman publié par M. Barbey d'Aureville avait pour titre : *L'Amour impossible* (1841, in-8°). L'auteur paraît s'être proposé d'en faire une sorte de contre-poison pour le mal qu'avait dû, selon lui, produire l'apparition de *Lélia*, un des plus célèbres romans de George Sand. *La Baye d'Anibal*, qui parut en 1843, fit peu parler d'elle. Un livre intitulé *Du dandysme et de G. Brummel* (1845, in-16) montra dans M. Barbey d'Aureville un admirateur presque enthousiaste d'un genre de vie bien frivole et bien inutile. A partir de 1851, il fut attaché à la rédaction du *Pays, journal de l'empire*, où ses articles de critique littéraire se firent remarquer par la vivacité des attaques et par leur forme acerbe. Il dut sortir de ce journal vers 1861, à la suite d'une polémique irritante. Dans l'interval, il avait fondé, avec M. Granier de Cassagnac, une feuille intitulée le *Réveil*, où les ouvrages des littérateurs appartenant au parti libéral étaient souvent attaqués avec aigreur. Cette feuille n'eut qu'une existence éphémère. Tout en collaborant à ces journaux, M. Barbey d'Aureville publia les *Prophètes du passé* (1851, in-16), dont nous ferons suffisamment connaître l'esprit par la citation de ces phrases : « Nos pères ont été sages d'égorgier les huguenots et bien imprudents de ne pas brûler Luther. Si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur le monde comme une semence, on avait brûlé Luther lui-même, le monde était sauvé, au moins pour un siècle. » L'auteur affirme que le gouvernement des peuples repose sur des principes immuables et de droit divin, dont la garde appartient à l'Eglise, qui représente Dieu. Il est de l'école de Joseph de Maistre, qui voulait que l'état des questions morales et politiques fût réservée aux évêques et à quelques familles nobles; quant aux autres, ajoutait Joseph de Maistre, de quoi ont-ils à se plaindre? ne leur reste-t-il pas la botanique? Après les *Prophètes du passé*, nous tombons en plein roman de boudoir. Les situations risquées qui abondent dans *Une vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-8°) valurent à ce livre un succès de curiosité malsaine. Le style vise trop à l'effet; on y remarque des phrases comme celles-ci : « Une lèvre roulée comme une grappe de rubis. — Le liquide cinabre de sa bouche. — Un sang bouillonnant qui trahit tout à coup sa rutilance sous un tissu pénétré. — La destinée couronnée d'un sceau de pourpre. — Vellini (l'heroïne), avec une inflexion de ses membres de mollusque, dont rutilations ont des mouvements de velours, fait tout à coup relever les désirs entortillés au fond de l'âme de son amant. » Le plus curieux, c'est que l'auteur glisse ses aspirations catholiques au milieu de ces peintures sensuelles et de ce style si plein d'une recherche toute mondaine. L'*Ensorcelée, ricochets de conversation* (1854, 2 vol. in-8°) suivit *Une vieille maîtresse*. Elle lui est supérieure par le style et par la composition. Les luttes ténébreuses de la chouannerie servent de point de départ à l'action et donnent à l'esprit catholique et monarchique de l'écrivain une excellente occasion de se faire jour dans les paroles et

les actes de l'abbé de La Croix-Jugan, prêtre et soldat. Une deuxième série de l'*Ensorcelée* est venue ensuite sous le titre du *Chevalier Destouches* (1864, in-12). En 1861, M. Barbey d'Aureville publia les *Œuvres et les hommes*. On devine que dans ce livre les libres penseurs sont traités à coups de cravache, comme Murat traitait les Cosaques; mais ce qui étonne, c'est que l'auteur, fatigué de frapper sur l'ennemi, finit par tomber sur ses amis; MM. Vuillelot et Nettement ne sont guère mieux traités que MM. Renan et Littré. Nous n'avons plus à signaler, parmi les dernières productions de M. Barbey d'Aureville, qu'une étude sur les *Misérables*, de Victor Hugo (1862, in-12); les *Quarante médailles de l'Académie française* (1863, in-12), où sont loin d'être ménagés des noms dignes de l'estime et de la sympathie de tous; *Un prêtre marié* (1865, 2 vol. in-12), roman étrange et sombre, qui n'a point eu le succès que le titre prometait et au sujet duquel M. Paul de Saint-Victor a dit : « L'esprit se révolte contre une telle morale; cela est surhumain et inhumain à la fois. L'intelligence proteste, mais l'imagination est fanatisée. » Citons enfin les *Diaboliques* (1874, in-8°), ouvrage qui a été saisi chez l'éditeur Dentu. M. Barbey d'Aureville a collaboré en outre à divers journaux, notamment au *Nain jaune*.

Terminons cette biographie par une appréciation qu'on ne pourra pas accuser d'hostilité, puisqu'elle est empruntée à M. Paul de Saint-Victor : « L'Eglise militante, dit-il, n'a pas de champion plus fougueux que ce temple de la plume, dont la critique guerroillante est une croisade perpétuelle. Mais le polémique intraitable est en même temps un écrivain de l'originalité la plus fière... On peut séparer en lui l'artiste du croisé, l'homme d'invention et de style de l'homme de lutte et de paradoxes... Il y a un roman anglais, intitulé *A outrance*; ce pourrait être la devise du talent de M. d'Aureville. Jamais peut-être la langue n'a été poussée à un plus fier paroxysme. C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel. »

BARBÉYER ou **BARBÉIER** v. n. ou intr. (bar-bé-ier). Mar. S'agiter, être secoué, en parlant de la voile que le vent rase sans la gonfler, ce qui est avantageux lorsqu'on veut se tenir au plus près du vent sans gagner, afin de faire le moins de chemin possible en tenant le bâtiment gouvernant : On ne peut guère faire BARBÉYER les voiles que par un vent frais maniable, sans grosse mer. (Villamez.) || On dit plus souvent PASIER.

BARBEYRAC (Charles), médecin, né à Céreste (Provence) en 1629, mort en 1699. Il eut une brillante renommée comme praticien. Le philosophe Locke le plaçait au même rang que Sydenham. Hors sa thèse de concours, il n'a rien écrit, et tout ce qu'on sait de ses théories, c'est qu'il avait judicieusement abandonné la méthode d'accabler les malades de remèdes, méthode fort en vogue parmi les médecins de son temps.

BARBEYRAC (Jean), littérateur et publiciste, neveu du précédent, né à Béziers, en 1674, de parents calvinistes qui l'emmenèrent en Suisse lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il occupa successivement la chaire de droit et d'histoire à Lausanne, et celle de droit public à Groningue. L'Académie de Berlin l'admit dans son sein, et il mourut en 1744. Il a traduit en français les traités du *Droit de la nature et des gens*; des *Devoirs de l'homme et du citoyen*, par Pufendorf; l'ouvrage de Grotius sur le *Droit de la guerre et de la paix*, et a enrichi ces diverses traductions de notes savantes et très-estimées, quoique un peu prolixes. Parmi ses ouvrages originaux, on distingue l'*Histoire curieuse des anciens traités*; le *Traité du jeu*; le *Traité de la morale des Pères*, etc. Il a, en outre, collaboré à la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* (1728-1753), à l'*Histoire littéraire des principaux écrivains* (1738-1744), et à divers autres recueils. Voltaire a laissé souvenir de ce savant laborieux : « Il semble, dit-il, que ses *Traités du droit des gens, de la guerre et de la paix*, qui n'ont jamais servi, ni à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour les peuples des maux qu'ont faits la politique et la force. »

BARBEZEUX, ville de France (Charente), ch.-l. d'arrond., à 34 kilom. S.-O. d'Angoulême, à 473 kilom. S.-O. de Paris; pop. aggl., 2,871 hab. — pop. tot., 3,829 hab. L'arrond. comprend 6 cantons, 80 communes, 50,834 hab. Tribunal de 1^{re} instance et justice de paix. Tannerie, fabriques de toile. Commerce de grains, bestiaux, volailles truffées, toiles. Eaux minérales à Reignac.

Cette petite ville, très-ancienne, est bâtie en amphithéâtre sur un monticule qui domine à l'O. le Treffe et à l'E. le Condéon; c'était autrefois une ville forte assez importante, chef-lieu d'une seigneurie dépendant de celle de La Rochefoucauld, et qui passa dans la maison de Louvois. Son château fort fut démoli par les Anglais pendant les guerres du XVIII^e siècle. Marguerite de La Rochefoucauld fit reconstruire le château, dont il reste encore